



LE CAPITOLE

JOURNAL FRANÇAIS ET ITALIEN.

MAINTENIR LE BIEN PARTOUT OÙ IL EST;

METTRE LA MORALE PARTOUT OÙ ELLE N'EST PAS!

PRIX DE L'ABONNEMENT

Rome et les États Pontificaux :
Un an 25 fr. Six mois 15 fr.L'Espagne, l'Angleterre et tous les Pays non
nommés; Un an 40 fr. Six mois 22 fr.
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)

Cette feuille parait les lundi, mercredi et vendredi de chaque semaine.

ON S'ABONNE: à Rome, au bureau de la Direction rue de la Croix N. 14. -- à Paris, chez
Sagnier et Bray, libraires rue des SS. Pères, 64 -- à Lyon, chez M. Marteau et C. Place
de S. Nizier N. 6. -- à Marseille, chez M. V. Comoin Libraire, place Royale, et dans tous
les bureaux de poste. (Affranchir toute demande individuelle d'abonnement et non les collectives).

PRIX DE L'ABONNEMENT

Rome et les États Pontificaux :
Un an 25 fr. Six mois 15 fr.L'Italie, la France, la Corse, l'Algérie, la Belgique
et la Suisse: Un an 30 fr. Six mois 17 fr.
(avec affranchissement jusqu'aux frontières)

ROME 28 AVRIL.

Notre admiration va croissant de plus en plus en faveur de la nation Italienne, et nous ne sachions pas quel est celui de nos lecteurs qui pourrait avec justice lui refuser la sienne. Peuple de foi et de sagesse, on le voit marcher vers ses brillantes destinées, non point avec la légèreté humaine qui sort d'un abîme pour tomber dans un autre abîme, mais avec cette prudence divine, instruite à l'école du malheur, qui se plait à ne pas faire un pas en avant sans sonder d'abord le terrain sur tous les points. Aussi que nos prétendus réformateurs, viennent en style pompeux ou avec la plus furibonde déclamation, lui parler de république et l'engager à se jeter dans ses bras, comme l'unique port du salut; l'Italie leur répondra toujours comme elle leur a déjà répondu: *quelle que soit la forme du gouvernement que je me donne, il me faudra toujours vivre sous un maître.* Et ce maître qu'elle possède et qui n'est autre que le plus tendre des Pères, pourquoi l'échangerait-elle pour un autre maître, dont elle ignore les dispositions, qu'il faudrait mettre à l'épreuve, pour savoir si le vertige que donne ordinairement l'élévation suprême, ne le mettrait pas dans le cas de croire qu'il a escaladé le ciel pour peser sur la terre de tout le poids de sa tyrannie. Mais non; ce que tous les journaux italiens ont répété en chœur: *nous passerons à l'immortalité sous la bénédiction de Pie IX et par l'épée de Charles Albert*, les Italiens en masse le redisent de plus en plus dans leur cœur et avec un enthousiasme toujours nouveau. C'est qu'en Italie la souveraineté du peuple, exclut la souveraineté de quelques hommes et de quelques partis. La foi italienne est le cœur de sa force, la confiance son génie, une volonté calme mais inébranlable son bras, l'ordre son but, le succès son résultat. La république enfin de l'Italie, la voulez vous connaître?... C'est un état de choses, greffé sur l'arbre de la liberté, poussant des racines qui le rendent inébranlable et lui font porter tous les fruits d'une fraternité qui n'est pas un vain mot. C'est la réparation de tous les torts, la reconnaissance de tous les droits, l'action commune qui prévient tous les excès, réprime tous les abus, accomplit toutes les réformes, donne tous les nobles exemples, mûrit toutes les idées justes, mais aussi qui résiste avec fermeté à tous les entraînements funestes, à toutes les prétentions illégitimes, à toutes les violences que la raison réprouve, que la civilisation condamne, que l'histoire flétrit, que la réaction tôt ou tard... PUNIT!...

La vôtre de République qu'est-elle, et comment se manifeste-t-elle aux yeux? -- Par l'exagération, qui est le mensonge de la vraie puissance; par l'intimidation, qui est l'arme de la faiblesse; par la corruption, qui est le levier d'une conscience à remords; par le doute, qui est la négation du droit; par la peur enfin, qui est la première trahison d'une tête démoralisée!...

Passez donc, passez votre chemin, beaux diseurs, brillants socialistes, incomparables réformateurs! L'Italie n'est point encore frappée de cécité ni de délire; et tant qu'elle aura ses yeux d'aujourd'hui, son bon sens d'aujourd'hui, elle vous répondra toujours: *ma république, A MOI!* est trop pure et trop belle pour l'échanger avec votre marchandise de république...

Un seul oracle ne meurt pas;
C'est l'oracle de l'Évangile.
Sans son équerre et son compas,
Tout ce qu'on élève est fragile.Hors de ses lois, tout est chaos;
L'effet est toujours dans les causes.
Seul le Christ a dit tous les mots
Qui peuvent faire aller les choses.

DU COMMUNISME. — Qu'il y ait dans les masses un travail févreux, une poursuite ardente de certaines conditions sociales auxquelles s'attache l'espérance vague d'une existence totalement inconnue, c'est un fait notoire. Mais ce qui tombe également sous les sens, c'est que la société tout entière a soif de tranquillité, de sécurité, d'ordre, de fraternité enfin, et que lui jeter des mots de menace, c'est l'offenser, c'est la blesser au cœur, c'est la choquer dans ses instincts le plus profonds. Soyons justes pour rester unis; soyons sincères pour rester libres: c'est le témoignage que chacun doit à sa patrie; c'est l'exemple que toute nation doit à l'Europe et au monde.

Or, la société dite des Communistes est-elle fondée sur de pareils principes et peut-elle satisfaire les besoins incessants, inaliénables de l'humanité? C'est ce que nous allons examiner.

Le but de cette secte, qui a son foyer en France, est de détruire l'État, de renverser tout gouvernement soit monarchique, soit républicain, pour établir la communauté des biens, meubles et immeubles. Au dire des communistes, la propriété est un vol et une violation des droits de l'homme, tous les maux viennent de la propriété individuelle.

Mably fut le premier en France qui fit de la critique sociale au point de vue de l'abolition de la propriété: son utopie eut peu de succès, même pendant la Révolution; mais après le 9 thermidor, le conspirateur Babeuf s'en préoccupa, et nous avons son système formulé dans un écrit de Buonarroti, réfugié Italien, mort à Paris.

ROMA 28 APRILE.

La nostra ammirazione va crescendo di giorno in giorno più in favore della Nazione Italiana, e non ci sarà certo alcuno de' nostri lettori che abbia qualche ragione a negarle la propria. Popolo pieno di fede e di saviezza che vedesi camminare verso i suoi brillanti destini non già quasi leggerezza umana che sorte da un abisso per cadere in un altro, ma prudenza quasi divina sortita dalla scuola di tante prove, e che diletta si pria di fare un nuovo passo ad esplorare il terreno su tutti i suoi punti. Venghino pure i nostri pretesi riformatori in stile pomposo, o colla più furibonda declamazione, a parlar di repubblica, ed impegnarla a gettarsi nelle loro braccia, come unico rifugio. L'Italia sempre gli risponderà come già gli ha risposto: *qualunque sia il governo che io mi scelga, mi bisognerà sempre vivere sotto un padrone.* E tal padrone ch'ella già possiede non è altro che il più tenero de' padri, e perchè dunque dovrà ella cambiarlo per seguire un altro padrone, di cui ignora le disposizioni che ben dovrebbero mettersi alle prove, per sapere se la vertigine che ordinariamente dà l'elevazione suprema non gli facesse credere che è disceso dal Cielo per opprimere la terra con tutto il peso della sua tirannia. Si tutti i giornali Italiani hanno ripetuto in coro: *noi passeremo all'immortalità sotto la benedizione di Pio IX e colla spada di Carlo Alberto.* Gli Italiani in massa lo ripetono ancora dal fondo del loro cuore e con sempre nuovo entusiasmo. La Italia la sovranità del popolo esclude la sovranità di qualche uomo di qualche partito. *La fede Italiana è il cuore della sua forza, la confidenza è il suo genio, una volontà calma ma stabile è il suo braccio, l'ordine il suo scopo, il successo è il suo risultato.* La repubblica finalmente d'Italia la volete conoscere?... È uno stato di cose innestato sull'albero della libertà, sbucchiando radici che lo rendono inconcusso portando seco tutti i frutti della fraternità che non è una vana parola. E la riparazione di tutti i torti, la riconoscenza di tutti i diritti, l'azione comune che previene tutti gli eccessi, reprime tutti gli abusi, compie tutte le riforme, somministra ogni nobile esempio, nutre tutte le idee giuste, ma resiste ancora con fermezza a tutti i funesti progetti ad ogni pretesa illegale, a qualunque violenza, che la ragione riprova, che la civilizzazione condanna, e ben dall'istoria apparisce, che la reazione presto, o tardi... PUNISCE! —

La vostra repubblica quale è, e come manifestasi ella agli occhi! Per mezzo dell'esagerazione che è la menzogna della vera potenza; per mezzo del timore che è l'arma della debolezza; per la corruzione che è la causa di una coscienza piena di rimorsi; per mezzo del dubbio che è la negazione del diritto, per il timore finalmente, che è il primo tradimento di una testa demoralizzata.

Progredite pure innanzi nel vostro cammino, bei dicitori, brillanti socialisti incomparabili riformatori!

L'Italia non è ancora colpita dalla cecità, dal delirio; finchè ella avrà gli stessi occhi che ha oggi, il suo buon senso di oggi; vi risponderà mai sempre: *la mia repubblica è troppo pura e troppo bella per volerla cambiare colla mercanzia della vostra repubblica.*

DEL COMMUNISMO. — Che vi sia nelle masse un movimento febbrile, un dibattersi ardente di certe condizioni sociali alle quali s'attacca una speranza vana di una esistenza totalmente incognita, è un fatto notorio. Ma ciò che cade del pari sotto i sensi è che la società tutta intiera ha sete di tranquillità di sicurezza, d'ordine, di fraternità finalmente, e che gettarle parole di minacce sarebbe offenderla ferirla nel cuore, agitarla ne' suoi più cupi interni. Siamo giusti per essere uniti, siamo sinceri, per essere liberi: questo è la testimonianza che ognuno deve alla patria; è l'esempio che ogni nazione deve all'Europa, al mondo.

Ora la società detta de' communisti è ella fondata in tali principj, può soddisfare ai continui bisogni inalienabili all'umanità? Ora lo vedremo esaminandola.

Lo scopo di questa setta che ha il suo focolare in Francia è di distruggere lo stato, e rovesciare ogni governo, sia monarchico, sia repubblicano per stabilire la comunità de' beni mobili ed immobili. Al dire dei communisti la proprietà è un ladrocinio è una violazione de' diritti dell'uomo, ogni male viene dalla proprietà individuale.

Mably fu il primo in Francia che fece della critica sociale in riguardo dell'abolizione della proprietà: la sua utopia non ebbe gran successi, neppure nella rivoluzione, ma dopo li 9 thermidor il conspiratore Babeuf se ne preoccupò assai e ci resta il suo sistema formulato in uno scritto di Buonarroti, rifugiato Italiano morto a Parigi.

Questo sistema è semplicissimo, eccovelo nella sua sostanza. Gli individui rinuncerebbero alle loro proprietà in favore dello stato che solo di-

Ce système est très-simple, le voici en substance. Les individus renonceraient à leur propriété en faveur de l'État, qui deviendrait ainsi le seul propriétaire; c'est lui qui ferait travailler et qui veillerait à la distribution des produits par des agents choisis *ad hoc*. C'est l'État qui serait juge des vocations et des aptitudes de chacun; à vous qui êtes aujourd'hui *negociant* ou *banquier*, il dirait: faites des *souliers* ou des *chapeaux*, ainsi des autres. Dans le système de Babœuf, les professions sont très-limitées; toute profession qui n'est pas absolument nécessaire à l'existence matérielle en est soigneusement exclue comme inutile. L'homme serait réduit à n'être qu'un *animal docile*, sans *volonté*, sans *spontanéité*, sans *liberté* d'aucune espèce. Babœuf fait peu de cas des sciences, des beaux-arts et des croyances religieuses; il ne connaît de l'homme que le *corps*; ainsi, point de ce qu'on appelle aujourd'hui *professions libérales*, point de *culte* surtout, point de *sacerdoce*.

Les mariages seront temporaires, et proportionnés aux besoins de la population; il n'y aura ni *femmes*, ni *enfants*, ni *pères*, ni *mères*, ni *frères*, ni *sœurs*, ni *tiens*, ni *mien*. L'INDIVIDUALISME sera détruit jusque dans sa dernière racine, dans ses bonnes comme dans ses mauvaises qualités; l'homme sera dépouillé de tout ce qui fait sa gloire ou sa honte; il SE renoncera en faveur de l'État: toute réserve de sa personnalité serait une infraction et un vol fait à l'ÉTAT COMMUNISTE.

Exposer un semblable système, c'est le réfuter. Tout système qui commence par nier l'homme pour réformer la société est un système jugé; le produire au grand jour de la publicité est un MAL, en poursuivre la réalisation est un CRIME. Il se peut que la propriété soit un mal, comme tant d'autres institutions sociales, mais ce mal est à jamais irrémédiable s'il tient à la nature de l'homme, à sa condition originelle. Il ne faut pas avoir beaucoup d'imagination pour rêver un état social meilleur que le nôtre; mais il faut prendre garde, sous prétexte de réformes, de ne pas renverser les lois divines et humaines.

Les institutions humaines, dans ce qu'elles ont de fondamental, ont été appropriées à la nature de l'homme; or, l'homme étant ce que le péché l'a fait, on ne saurait les concevoir ni meilleures ni plus parfaites. S'il y a un mal, le mal vient de l'homme, de son égoïsme, de ses passions, de sa cupidité effrénée. Quand vous aurez aboli la propriété, l'homme sera-t-il plus vertueux, lui aurez-vous ôté une seule de ses passions, lui aurez-vous donné une seule vertu? Quand vous aurez supprimé la propriété, sera-t-il meilleur? En lui ôtant sa propriété, sa femme et ses enfants, ferez-vous qu'il n'ait plus le sentiment de la propriété et de la paternité? Loin donc toutes ces prétendues réformes; toute tentative pour élever l'homme au-dessous de l'humanité le ravelera infailliblement au-dessous de la brute.

La Religion seule peut faire ce que nous venons de dire: le Christianisme a ses communistes; les moines vivent dans leurs monastères comme Babœuf voudrait que les hommes vécussent dans la société. Là, personne n'a rien en propre, tout est commun, le plus fort ne profite pas du travail du plus faible, celui qui produit davantage n'exige pas plus que celui qui produit moins, les inégalités naturelles sont effacées, la règle ramène tout à l'égalité, et personne ne se plaint. Le sacrifice que chaque moine a fait de sa personnalité entretient dans les monastères une douce paix; tous travaillent et tous obéissent, les moines au supérieur, et le supérieur à la règle. DIEU SEUL règne et gouverne.

Si le Communisme est possible, il n'est possible que par le CHRISTIANISME; il faut que tous les hommes fassent, comme les moines, vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Nous ne demandons pas si cela est désirable, nous demandons si cela est POSSIBLE? En conséquence nous défions tous les communistes de faire un seul des vœux qui seraient nécessaires à l'établissement de la communauté. Qu'y a-t-il donc au fond du Communisme? Une pensée de HAINE contre les riches, et un DÉSIR violent de posséder en propre ce qu'on prétend vouloir mettre en commun. . . . Or, haïr, serait-ce le sentiment de justice, que nous nous devons réciproquement, pour rester unis; et un désir de cette nature peut-il remplacer la sincérité des rapports à établir entre nous, pour rester éternellement libres? Non! mais alors, le communisme n'est qu'une véritable anomalie sociale, une pure extravagance, propre seulement à offenser, à blesser au cœur, et à choquer l'humanité dans ses instincts les plus profonds. Donc on ne peut choisir ce système comme le mobile de la tranquillité, de la sécurité, de l'ordre, de la fraternité enfin. . . uniques biens après lesquels soupire la société.

-- Nous rapportons dans cette feuille une traduction plus exacte du manifeste de l'empereur Nicolas, et nous la faisons suivre d'un deuxième manifeste, émané seulement du Cabinet Russe, qui commente, en quelque sorte, les paroles de son Souverain, afin que le public n'en tire une fausse conséquence. Pour notre part, nous acceptons les propres paroles de l'Empereur et les explications que l'on nous en donne sans leur attribuer ni croire qu'elles cachent une arrière-pensée. Plus tard, si notre confiance était déçue, nous n'en recommanderions pas moins l'œuvre de notre journal, qui est d'étudier les causes des maux et des ébranlements de la société humaine pour la préserver des uns et la mettre à l'abri des autres.

MANIFESTE DE S. M. L'EMPEREUR

Par la grace de Dieu nous Nicolas premier, Empereur Autocrate de toutes les Russies etc. etc. etc. Savoir faisons:

-- » Après les bénédictions d'une longue paix, l'Europe occidentale se trouve aujourd'hui livrée à des troubles, qui menacent d'amener le renversement de toute autorité légitime, de tout ordre social.

L'émeute et l'anarchie, qui d'abord ont éclaté en France, n'ont pas tardé à franchir la frontière de l'Allemagne, et s'y répandant, comme un torrent destructeur, dont la fureur s'accroît à raison des concessions faites par les gouvernements, ont fini par atteindre l'Empire d'Autriche et le Royaume de Prusse, Nos alliés.

Aujourd'hui l'audace révolutionnaire, ne connaissant plus de bornes, ose même dans sa démesure menacer la Russie, dont Dieu nous a confiés les destinées.

Qu'il n'en soit pas ainsi! A l'exemple de nos Prédécesseurs fidèles à la sainte foi orthodoxe, après avoir invoqué le secours de Dieu tout puissant, nous attendrons nos ennemis de pied ferme, de quelque côté qu'ils viennent, et sans ménager notre personne, nous unissant plus étroitement, que jamais à notre sainte Russie, nous défendrons l'honneur du nom Russe et l'inviolabilité de nos frontières.

Nous sommes persuadé, que chaque Russe, chacun de nos fidèles sujets, répondra avec joie à l'appel de son souverain; que notre antique devise « pour la foi, le Czar et la patrie » nous ouvrira aujourd'hui comme toujours le chemin de la victoire. Et alors, pénétré d'un sentiment de pieuse

verrebbe il proprietario; Egli solo farebbe lavorare, veglierebbe alla distribuzione de' prodotti per mezzo di agenti eletti *ad hoc*.

Lo stato sarebbe il giudice delle vocazioni, della capacità di ciascuno; ed a voi che oggi siete *negoziante* o *banchiere*, direbbe: fate il *calcolajo*, o il *cappellajo*, così, in seguito. Nel sistema di Babœuf le professioni sono limitatissime; ogni professione che non è assolutamente necessaria all'esistenza materiale ne viene rigorosamente esclusa, come inutile. L'uomo sarebbe ridotto ad essere un vero *animale docile*, senza *volontà*, senza *spontanéità*, senza *libertà* di niuaa specie. Babœuf non cura molto le scienze, le belle arti, le credenze religiose; altra cosa non conosce nell'uomo che il *corpo*; così affatto di ciò che chiamasi *professione liberale*, affatto di culto specialmente nulla di sacerdozio.

I matrimoni sarebbero a tempo e proporzionati ai bisogni della popolazione; non vi saranno né mogli, né figli, né padri né madri, né fratelli, né sorelle, né il tuo, né il mio. L'INDIVIDUALISMO sarà distrutto fino all'ultima sua radice si nelle buone, che cattive sue qualità l'uomo sarà spogliato di tutto ciò che può fare la sua gloria e il suo disonore; si rinuncerà tutto in favore dello stato: ogni riserva della sua personalità sarebbe un'infrazione e un ladrocinio fatto allo STATO COMMUNISTA.

Esporre un simile sistema, è la sua confutazione. Ogni sistema che comincia per negare l'uomo per riformare la società è un sistema già giudicato; produrlo a pieno giorno al pubblico è un MALE, perseguitarne la realizzazione è un DELITTO. Può essere che la proprietà sia un male, come mille altre istituzioni sociali, ma questo male è eternamente irrimediabile se è indivisibile alla natura dell'uomo, alla sua condizione originale. Non abbisogna molta immaginazione per sognare uno stato sociale migliore del nostro; ma fa d'uopo guardarsi di non rovesciare sotto pretesto di riforme, le leggi divine, ed umane.

Le istituzioni umane da ciò che hanno di fondamentale sono state appropriate alla natura dell'uomo, ora l'uomo essendo quel che il peccato lo ha fatto, non si potrebbe concepirlo né migliore, né più perfetto. Se vi è del male, il male viene dall'uomo, dal suo egoismo, dalle sue passioni dalla sua smoderata cupidigia. Quando si avrà abolito la proprietà, l'uomo sarà egli più virtuoso? gli si sarà potuto togliere una sola passione, dato una sola virtù? Quando la proprietà saranno soppresse, sarà egli migliore? col togliergli la sua proprietà, la sua moglie, i suoi figli non avrà egli più il sentimento delle proprietà, della paternità? Lungi adunque tutte queste pretese riforme; ogni sforzo per innalzare l'uomo al di sopra dell'umanità lo abbasserà infallibilmente al di sotto del bruto.

La sola religione può fare quel che diciamo: il Cristianesimo ha i suoi communisti: i religiosi vivono nei loro monasteri come Babœuf vorrebbe che gli uomini vivessero nella società. Là niuno ha niente di sua proprietà, tutto è in comune, il più forte non si prevale della debolezza dell'altro, chi produce in maggior quantità non esige più di quello che produce meno, le ineguaglianze naturali sono affatto esiliate, la regola porta tutti all'eguaglianza, e niuno si lamenta. Il sacrificio che ogni religioso ha fatto della sua personalità mantiene nei monasteri una dolce pace; tutti lavorano e tutti obbediscono, il religioso al superiore, ed il superiore alla regola. DIO SOLO regna e governa.

Se il comunismo è possibile non lo è che pel CRISTIANISMO; fa d'uopo che gli uomini facciano come i religiosi, voto di castità di povertà e di obbedienza. Non domandiamo se ciò sia da desiderarsi, domandiamo solamente se è POSSIBILE? Perciò sfidiamo qualunque comunista del mondo a fare un sol di questi voti che sono necessari allo stabilimento della comunità. Che vi è dunque nel fondo di questo comunismo? Un pensiero, un'idea di ODIIO contro il ricco, ed un ardente desiderio di possedere di sua proprietà ciò che si pretende mettere in comune. Ora odiare è egli sentimento di giustizia che ci dobbiamo reciprocamente per essere uniti, e un desiderio di tal natura può egli rimpiazzare la semplicità di rapporti che debbonsi stabilire fra noi per essere eternamente liberi? No! ma allora il comunismo non è che una vera anomalie sociale, una pura stravaganza atta ad offendere, a ferire il cuore, ed a insultare l'umanità nei suoi istinti i più interiori. Dunque non può abbracciarsi questo sistema come il mobile della tranquillità della società, dell'ordine, della fraternità soli beni dietro cui sospira la società.

-- Riportiamo in questo foglio una traduzione più esatta del manifesto dell'Imperatore Nicolò, che è seguita da un secondo manifesto, emanato solamente dal Gabinetto Russo, che commenta in qualche maniera, le parole del proprio Sovrano, onde il pubblico non ne deduca false conseguenze. In quanto a noi, accettiamo le proprie parole dell'Imperatore e le spiegazioni che ci si danno, senza attribuirle, né credere che nascondano doppie idee. Più tardi, se la nostra confidenza venisse delusa, francamente riprenderemo il tenore del nostro giornale che è di studiare le cause de' mali e dei sconvolgimenti della società umana per preservarla dagli uni, e metterlo al sicuro degli altri.

MANIFESTO DI S. M. L'IMPERATORE

Per la grazia di Dio noi Nicolò primo, Imperatore Autocrate di tutte le Russie ecc. ecc. ecc. Facciamo sapere:

« Dopo una lunga pace e benedetta, l'Europa occidentale trovasi tutto in un colpo in preda a tali sconvolgimenti che minacciano la caduta delle potenze legittime, di tutto l'ordine sociale.

« Dopo essersi sviluppato in Francia l'ammutinamento e l'Anarchia si son comunicati nella vicina Alemagna, e spargendosi per ogni dove con impeto che va crescendo a ragione della debolezza de' Governi: questo torrente devastatore ha finito coll'invadere egualmente gli stati Imperiali e Reali dell'Autria e della Prussia nostri alleati.

« Ed ora il delitto non conoscendo più alcun freno, minaccia nella sua demenza la nostra Russia, che Dio confidò alle nostre cure.

« Dietro il sacro esempio de' nostri Antenati ortodossi, e sotto l'invocazione dell'Onnipotente Iddio, pronti siam disposti a far testa al nemico ovunque lo rincontreremo e senza arrestarci per qualunque sacrificio in unione indissolubile colla nostra S. Russia, difenderemo l'onore del nome Russo e l'inviolabilità delle nostre frontiere.

« Siamo convinti che ogni Russo, ogni nostro fedele suddito renderassi con gioia all'appello del suo Imperatore, essendo il nostro antico motto d'ordine: Per Iddio, il czar e la patria! ci porterà ancor una volta alla vittoria: ed allora con sentimento di rispetto e di gratitudine, come oggi con

reconnaissance, comme nous sommes aujourd'hui plein d'une sainte confiance en Dieu, Nous nous écrierons tous ensemble « *Nobiscum Deus, audite populi, et vincimini quia nobiscum Deus* » Donné à S. Pg. le 14me jour du mois de mars de l'an de grâce 1848 et de Notre règne 23 (Signé) Nicolas.

Du (19) 31 Mars 1848 N. 494.

S. Pg. 18 Mars.

Nous avons publié ces jours derniers le Manifeste émis par S. M. l'Empereur à l'occasion des commotions, qui agitent l'Europe occidentale. Tous les fidèles sujets de S. M. en auront compris le sens. C'est le langage de la Religion, le langage de la patrie, tel que dans les jours d'épreuve ou d'attente, nos Souverains le font d'ordinaire entendre à la Nation Russe. Habités néanmoins à voir trop souvent dans l'étranger les actes ou paroles du Gouvernement Impérial donner lieu aux interprétations les plus fausses, nous pensons, qu'il peut être utile de prévenir, par quelques éclaircissemens les conséquences erronées, qu'on voudrait déduire de ce Manifeste.

Ce serait se méprendre étrangement, que de chercher à y découvrir quelque chose d'inquiétant pour la paix. Rien ne serait plus loin de la pensée du Gouvernement. Mais en présence d'excitations dirigées du dehors contre nous mêmes, il était naturel, que l'Empereur fit un appel au sentiment national. En effet non seulement en France, ou l'émigration polonaise trouve appui dans les autorités, mais en Hongrie, en Prusse, en Allemagne, ont retenti par-tout contre la Russie des clameurs provocatrices. Des corporations, des assemblées représentatives, même des feuilles semi-officielles s'en sont constituées les échos. On a fait un crime aux gouvernemens renversés, ou modifiés par l'émeute, des rapports de bonne intelligence, qu'ils entretenaient avec notre Cabinet. A la nouvelle des évènements, qui ont amené la proclamation de la république en France on nous a supposé gratuitement des vues d'agressions. Avant de savoir, s'il nous conviendrait de sacrifier notre sang pour des intérêts étrangers on a répudié hautement notre alliance. On s'est efforcé de faire un épouvantail de notre nom, et comme pour se prémunir contre toute intervention de notre part, avant d'être sûr, que nous menaçions, on nous a menacés nous mêmes.

La surprise est le seul sentiment, qu'aient pu nous causer ces manifestations; car nous n'avons pas souvenir que la Russie, ait de notre tems lésé les droits ou enfreint d'aucune façon l'indépendance de l'Allemagne.

L'histoire de 1812 est là pour attester au monde de quel côté est venue l'invasion. Elle dira si c'est au profit, ou au préjudice des peuples allemands, que nous leur avons offert notre alliance. Les esprits inquiets peuvent donc se calmer. Pas plus en Allemagne, qu'en France, la Russie ne veut s'ingérer dans les changemens, qui ont eu lieu, ou qui pourraient survenir encore dans la nature des Gouvernemens. Elle ne médite pas l'agression. Elle veut la paix: elle en a besoin pour travailler sans diversion au développement de sa prospérité intérieure.

Que les peuples de l'Occident s'élancent, s'ils le veulent à travers les révolutions, à la poursuite du bonheur social; que chacun d'eux se choisisse librement la forme de Gouvernement, qu'il se croira propre. La Russie assistera sans s'y associer, ou s'y opposer aux expériences, qu'ils vont tenter. Elle ne portera point envie à leur destin, s'il sort enfin amélioré du sein de l'anarchie et des désordres.

Quant à elle, c'est du tems et de la sollicitude éclairée de ses souverains, qu'elle attend les progrès ultérieurs de sa condition sociale.

Mais, comme en dépit des imperfections et des misères inséparables de tout état de société, de toute forme de Gouvernement, si parfaite qu'elle soit, la stabilité est à ses yeux le besoin le plus indispensable, comme sans cette stabilité, il n'y a ni puissance politique au dehors, ni crédit ni commerce, ni industrie, ni richesse nationale au dedans; la Russie ne se laissera pas enlever cette stabilité si précieuse. Elle ne souffrira pas, que la propagande étrangère vienne souffler chez elle le feu de la sédition; que sous prétexte de reconstituer des nationalités éteintes on prétende détacher d'elle aucune fraction des membres divers dont se compose l'unité de Son Empire.

Si la guerre éclatait enfin, si des hostilités venaient à sortir du chaos de tant de bouleversements, de tant de droits remis en question, de tant de préventions rivales, la Russie examinera, dans son intérêt national, si, jusqu'à quel point il lui conviendra d'entrer dans les querelles d'état à état, de peuple à peuple.

Seulement elle ne perdra pas de vue les circonscriptions de territoire et l'état de possession auxquels elle a donné sa garantie, et elle est fermement décidée à ne point souffrir, que l'équilibre politique et territorial, s'il venait à être modifié, puisse l'être à son préjudice.

Jusqu'à là, elle se maintiendra dans une stricte neutralité, spectatrice des évènements, inoffensive mais vigilante. En un mot, elle n'attaquera point, si elle n'est pas elle même attaquée: elle respectera scrupuleusement l'indépendance et l'intégrité de ses voisins, si ses voisins ont soin de respecter son intégrité et son indépendance.

(Extraits de la Gazette de S. Petersbourg)

NOUVELLES DIVERSES.

CHRONIQUE POLITIQUE. — Pour le moment tout est dit par rapport à la France. Il nous convient d'attendre qu'un oiseau de sinistre augure nous apporte le triomphe du citoyen ministre de l'intérieur ou qu'une colombe au vert rameau d'olivier promène partout l'espérance et la joie.

L'Angleterre, malgré l'avortement de la manifestation chartiste, n'en demeure pas moins inquiète. Ce qui atteste à quel point la situation semble périlleuse à son ministre Whig, c'est qu'il songe à diminuer les griefs. John O'Connell a été demandé par lord Russel. La teneur de leur entretien n'est pas connue, mais il paraît certain qu'on songe à donner quelque satisfaction à l'Irlande. Dieu veuille que ces ouvertures pacifiques soient suivies de succès. L'Angleterre ne saurait trop vite chercher à réparer le plus épouvantable crime qu'une nation civilisée ait jamais pu commettre.

Nous adressons le même vœu à la Russie en faveur de la Pologne. Mais quoi! n'est-il pas plus doux et plus avantageux de se faire aimer et chérir, que de se faire craindre et détester? L'histoire a déjà suffisamment enregistré de rois qui, arrogants et intraitables la veille de l'émeute, demandent pour ainsi dire à genoux qu'on leur laisse une part, un fantôme de cette autorité, dont naguère ils considéraient toute diminution comme un crime de lèse-majesté. Quel contraste avec l'attitude sereine, inébranlable de Pie IX, qui mesurant sa conduite sur les symptômes de l'horizon, et sur l'approche des évènements, conserve au milieu des tempêtes le caractère d'un modérateur auguste et miséricordieux.

ferma confidenza in Dio, possiamo tutti insieme gridare: *Nobiscum Deus, audite populi, et vincimini quia nobiscum Deus.*

Dato da S. Petersbourg, li 26 marzo 1848 della nascita di G. Cristo, del nostro regno il vigesimo terzo.

Abbiamo pubblicato in quest'ultimi giorni il Manifesto emesso da S. M. l'Imperatore all'occasione delle commozioni che agitano l'Europa occidentale. Tutti i fedeli soggetti di S. M. ne avranno ben compreso il senso. È il linguaggio della Religione, della patria, come sempre i nostri Sovrani son soliti fare nei giorni di timori e di agitazione.

Abituati pertanto a veder troppo spesso nell'estero gli atti e le parole del governo imperiale dar luogo ad interpretazioni le più false, pensiamo essere utile di prevenire, con qualche schiarimento, le conseguenze erronee, che si vorrebbero dedurre da tal manifesto.

È ingannarsi a partito il cercare di scoprirvi qualche cosa che possa inquietare la pace. Tutt'altra è la mente del Governo. In grazia per altro delle agitazioni eccitate dall'estero contro noi stessi, era naturale che l'Imperatore facesse appello al sentimento nazionale. Infatti non solo in Francia, dove l'emigrazione Polacca trova appoggio anche dalla parte delle autorità, ma in Ungheria, in Prussia, nell'Allemagna hanno risonato da per tutto contro la Russia dei provocanti clamori. Dalle intiere corporazioni, dalle assemblee rappresentative, anche dai fogli semi-officiali ciò è stato ripetuto. Dai sediziosi si è attribuito a delitto ai governi rovesciati, o modificati, rapporti di buona intelligenza che passavano fra il nostro gabinetto. Alla notizia della Repubblica francese ci hanno supposto gratuitamente come avessimo in mente di aggredire. Pria di aspettar se ci conveniva di sacrificare il nostro sangue per gli interessi stranieri, la nostra alleanza è stata altamente ripudiata. Si è fatto di tutto per mostrarci come spaventato di tutti, insinuando doversi premonire contro la nostra interruzione pria di sapere se noi minacciavamo, siamo stati noi stessi minacciati.

La sorpresa è il solo sentimento che ci abbia potuto cagionare tali manifestazioni; poichè non possiamo ricordare che la Russia abbia a nostri tempi mai lésé i diritti, o infranta in alcun modo l'indipendenza dell'Allemagna.

La storia del 1812 è là parlante per attestare al mondo da qual parte è venuta l'invasione. Ella dira se a vantaggio o a pregiudizio de' popoli Alemanni cui abbiamo offerto la nostra alleanza. Gli spiriti inquieti possono adunque tranquillizzarsi. Né nei cambiamenti di Allemagna o di Francia, la Russia vuole ingerirsi, cambiamenti che hanno già avuto luogo, o che potrebbero sopraggiungere nella natura de' Governi. Ella non medita aggressioni; vuole la pace: ne ha bisogno per occuparsi della prosperità dell'interno suo Stato. Si gettino pure i popoli dell'Occidente in mezzo alle rivoluzioni per cercare la felicità sociale; che ognuno si scelga quella forma di governo che più piacerà. La Russia vi assisterà senza associarvi, o opporsi ai mezzi che si vogliono tentare. Ella non odierà certamente il loro destino, se si sorte a migliore dal seno dell'Anarchia e dei disordini. Essa non da altri attende gli ulteriori progressi di sua condizione sociale, che dal tempo, e dalla sollicitudine del sapere de' suoi Sovrani.

Ma, siccome a dispetto delle imperfezioni e miserie inseparabili di ogni stato di società di qualunque forma di governo, perfetta ch'ella sia, la stabilità è, a suo parere, il bisogno il più indispensabile; siccome senza questa stabilità non ci ha nè potenza politica al di fuori, nè credito, nè commercio, nè industria, nè ricchezza nazionale nell'interno, la Russia non si farà mai scappare questa ferma stabilità sì preziosa. Ella mai soffrirà che la propaganda straniera venga nel suo seno a soffrire il fuoco della sedizione, che sotto pretesto di ristabilire le nazionalità estinte, pretendesi distaccare da Lei qualche frazione di diversi membri di cui componesi il suo Impero.

Se la guerra poi scoppiasse, se le ostilità venissero a sorgere dal Caos di tanto rovescio, di tanti diritti rimessi in questione, di tante rivali prevenzioni, la Russia esaminerà nel suo interesse nazionale per vedere fino a che punto potrà interessarsi nelle querele di stato a stato, di popolo a popolo.

Solamente non perderà mai di vista le circonscrizioni del territorio, e lo stato di professione di che si è resa garante, ed è fermamente decisa a non soffrire che l'equilibrio politico e territoriale, se venisse ad essere modificato, possa esserlo a suo pregiudizio.

Fino qui si terrà in una rigorosa neutralità, spettatrice degli avvenimenti, inoffensiva ma assai vigilante. In una parola Essa non attacherà mai, se non viene attaccata: rispetterà scrupolosamente l'indipendenza, e l'integrità de' suoi vicini, se questi per altro rispetteranno la sua integrità e la sua indipendenza.

(Estratti dalla Gazzetta di S. Petersbourg)

NOTIZIE DIVERSE.

CRONICA POLITICA. — Per momento tutto è detto per rapporto alla Francia. Ci bisogna attendere che un uccello di sinistro augurio ci porti il trionfo del cittadino ministro dell'interno, o una colomba di olivo portatrice che ci riempia di speranze e di gioja.

L'Inghilterra malgrado lo sviluppo della manifestazione cartista, non ne resta meno inquieta. Ciò attesta a qual grado di pericolo è giunta la situazione del suo ministro Whig, pensa a diminuire i reclami. Giovanni O'Connell è stato chiamato da lord Russel. Il tenore della loro conversazione non è ancor cognito, ma sembra certo che vogliasi dare qualche soddisfazione all'Irlanda. Dio voglia che questi pacifici abboccamenti siano seguiti da successi. L'Inghilterra non saprebbe bastantemente accorrere per rimediare il più terribile delitto che una nazione civilizzata abbia mai potuto commettere.

Noi egualmente ci rivoliamo alla Russia in favore della Polonia. Ma che! forse non è più dolce di farsi amare che temere e detestare. La storia abbastanza ha registrato dei re che, arroganti, intrattabili alla vigilia di un ammutinamento, comandano, per così dire in ginocchio, che gli si lasci almeno una parte, un'ombra di quest'autorità, di cui poc'anzi giudicavano un delitto di lesa maestà una piccola diminuzione. Qual contrasto mai coll'attitudine serena e stabile di Pio IX, che misurando la sua condotta coi sintomi dell'orizzonte, e sugli avvenimenti de' tempi, conserva in mezzo alle tempeste il carattere di un moderatore augusto e misericordioso.

GENÈS. — Le commandant du port a reçu l'ordre d'armer immédiatement notre escadre et de la faire partir pour l'Adriatique.

— L'escadre anglaise se trouve à Malte sous les ordres de l'amiral Parker.

MILAN. — L'esprit des provinces du Tyrol italien est excellent. Fort maltraitées par l'Autriche, en secour le joug leur paraît un songe; mais elles sont encore arriérées et ont besoin que le sentiment national les rappelle à une nouvelle vie. Les corps-francs qui entrèrent dans le Tyrol s'y étaient bien attendus; mais comme ils ne sont pas encore bien disciplinés, les paysans en ont été peu contents. Il paraît que le mal vient en grande partie des chefs qui incapables d'inspirer la confiance, ne savent pas maintenir la discipline. Le gouvernement provisoire de Milan ayant eu connaissance des inconvénients, y a sagement pourvu en prononçant la dissolution des corps-francs pour les réformer en les soumettant à la discipline militaire. Le colonel Ferretti, frère du cardinal, vieux soldat connu de tout le monde pour son énergie sera sans doute préposé à la réorganisation de ces corps volontaires. A Milan les deux partis, républicain et constitutionnel-monarchique se dessinent chaque jour de plus en plus. Les jours passés, les républicains avaient le dessus, maintenant il y a une réaction énergique de la part du parti constitutionnel. Des manifestes se signent en ce moment développant les principes et les tendances des deux partis. Les constitutionnels ont envoyé le leur au quartier général de l'armée piémontaise, les républicains s'unissent à Mazzini qu'ils appellent le *Messie* de leur patrie.

— Une partie de notre jeunesse est déjà organisée en troupe régulière, nous manquons d'armes. On assure que la loi électorale sera publiée sous peu sur les bases les plus larges. Gioberti est arrivé au milieu de nous. Lord Minto et Mazzini sont au camp de Charles Albert. Cela donnerait lieu de croire que nos républicains s'unissent aux anglais pour semer la discorde parmi les enfants de l'Italie.

VENISE. — Le gouvernement provisoire de Venise a rassemblé la Consulte qui sera chargée de jeter les bases de la future constitution. Nous croyions qu'on aurait tôt au tard convoqué une assemblée nationale qui seule avait l'autorité suffisante pour faire une nouvelle constitution. Nous croyions que c'était une nécessité urgente et que le gouvernement provisoire n'avait rien plus à cœur que de s'assurer le consentement définitif de la nation. Rien de tout cela. Le gouvernement s'installe définitivement et se charge de constituer la nation avec l'aide un peu faible de la Consulte. Il nous semble que cette manière de procéder n'est pas entièrement conforme aux principes de la souveraineté nationale. Nous sommes peinés de voir qu'en cela le gouvernement vénitien n'a pas imité, comme il nous avait donné des raisons de le croire, dans son adresse aux milanais, la prudence, et nous dirons plus, la modération du gouvernement Lombard. Nous en sommes peinés; parce qu'un gouvernement nouveau fondé sans le concours positif et entier de la nation, pourrait bien être faible et rencontrer dans l'avenir de graves embarras.

TRIESTE. — L'anarchie est aux portes de notre ville. Quelques allemands résidents ici depuis peu et peu au fait des sentiments et des intérêts du pays cherchent à étouffer dans la population tout sentiment italien. Ils sont comme de raison appuyés par le gouvernement autrichien, qui n'a changé en rien ses allures antiques. L'absolutisme en est la devise et l'on cherche par de l'argent et autres moyens deshonnêtes de tromper le peuple et de le corrompre; mais le jour de la vengeance n'est pas éloigné et la population commence à y voir clair. Le parti allemand trop hautain creuse sa propre tombe. Il veut déployer la bannière allemande dans notre enceinte. Le peuple ne souffrira certainement pas cette offense. Si de nombreuses troupes ne nous environnaient pas nous pourrions tout espérer; mais avec une grosse armée sur les épaules et des ennemis au milieu de nous nous ne pouvons espérer le salut que du dehors. Que Dieu soit propice à la cause italienne; son triomphe nous donnera la force de nous délivrer.

FRANCFORT 13 avril. — L'envoyé prussien a déclaré aujourd'hui à la diète germanique, que si le gouvernement danois persévère dans sa détermination de séparer, par la force le Schleswig du Holstein, les troupes du roi de Prusse entreraient dans la Schleswig pour y maintenir le *statu quo*, et pour y opérer d'après les circonstances. Cependant, a-t-il dit, le gouvernement prussien continuera d'offrir sa médiation et reconnaitra en tout état de cause les droits du roi de Danemark comme Duc de Schleswig. Une lettre de Rendsburg, insérée dans le *Calignani* dit que le roi de Danemark a répondu aux questions de la Prusse en lui déclarant d'agir selon son bon plaisir dans le Holstein, mais que si les troupes prussiennes mettaient le pied dans le Schleswig, il déclarerait la guerre à la Prusse.

— On écrit au *Correspondant d'Amberg* en date du 10 avril, qu'un combat meurtrier a eu lieu près de Holniss entre les Danois et les troupes du Schleswig-Holstein. Celles-ci au nombre de huit cents ont été battues; la plus grande partie a été massacrée, les autres ont été fait prisonnières par les Danois. Le 9 avril les Danois se sont emparés de la ville de Schleswig et le 10 les insurgés ont repassé l'Eider pour se réfugier dans le Holstein.

NOUVELLE IMPORTANTE.

— On nous écrit de Marseille:— Par suite d'instructions reçues de Paris, l'escadre de la Méditerranée, commandée par le vice-amiral Baudin, a quitté le 15 le mouillage des îles d'Hyères et a fait voile vers les côtes d'Italie.

Cette escadre est composée des vaisseaux le *Friedland*, à trois ponts, monté par le vice-amiral commandant; l'*Océan*, à trois ponts, le *Souverain*, id. l'*Inflexible*, id. le *Jupiter* et l'*Iéna*; les frégates à vapeur l'*Asmodée* et le *Panama*, et la corvette à vapeur le *Pluton*.

On croit que c'est l'attitude que vient de prendre l'Angleterre en Italie, qui a déterminé le gouvernement provisoire de la République à envoyer des forces navales importantes sur ces parages. — Voilà donc la France qui reprend son rôle de protectrice des nations!

THÉÂTRE DE LA GUERRE.

La position se dessine de plus en plus, le moment décisif est proche. Le général Zucchi a Palmanova ferme le passage au corps Autrichien qui va grossissant de jour en jour sur l'Isonzo; la grosse artillerie piémontaise est braquée contre Peschiera, Charles Albert a dormi le 19 à Gazzolo d'où il est parti le lendemain pour explorer les environs de Mantoue. La garnison autrichienne s'est enfermée dans les forts, les fossés qui s'étendent à la distance d'un mille sont inondés; déjà on a échangé quelques coups de canons, les troupes toscanes et pontificales s'unissent aux piémontais; on peut supposer qu'à ce moment l'assaut a été donné simultanément à Mantoue et à Peschiera. Que Dieu protège les enfants de l'Italie!

GENOVA. — Il comandante del porto ha ricevuto l'ordine di armare immediatamente la nostra squadra e farla partire per l'Adriatico.

— La squadra inglese trovasi a Malta sotto gli ordini dell'ammiraglio Parker.

MILANO. — Lo spirito delle provincie del Tirolo italiano è assai buono: trattate malissimo dall'Austria, non par loro vero di scuoterne il giogo; ma sono ancora molto indietro ed hanno bisogno che il sentimento nazionale le rianimi a nuova vita. A ciò erano intesi i corpi franchi che entrarono nel Tirolo, ma la loro direzione non essendo molto bene ordinata, i paesani ne sono rimasti poco contenti. Sembra che il male in gran parte dipenda dai capi, i quali non potendo ispirare fiducia, non sanno mantenere la disciplina. Il Governo provvisorio di Milano venuto in chiaro di tali inconvenienti, ha saviamente provveduto col disciogliere i detti corpi per riformarli, sottoponendoli ad una disciplina militare. Il Colonnello Ferretti, fratello del Cardinale, vecchio soldato e noto a tutti per la sua energia, credesi che sarà destinato alla riorganizzazione di questi corpi di volontarij. A Milano i due partiti repubblicano e costituzionale-monarchico si vanno ogni giorno sempre più disegnando. Nei giorni passati il repubblicano aveva il di sopra; ora c'è una reazione piuttosto energica dal lato del partito costituzionale. Dei manifesti si coprono di firme in questo momento sviluppando i principj e le tendenze dei due partiti. Li costituzionali hanno inviato il loro al quartiere generale dell'armata piemontese, i Repubblicani si uniscono a Mazzini che chiamano il *Messia* della loro patria.

— Una parte della nostra gioventù è già organizzata in truppa regolare, manchiamo d'armi. Assicurasi che la legge elettorale sarà pubblicata fra poco nelle basi le più larghe. Gioberti è giunto fra noi. Lord Minto e Mazzini sono al campo di Carlo Alberto, ciò dà luogo a credere che i nostri repubblicani si uniscono cogli inglesi per disseminare la discordia fra i figli d'Italia.

VENEZIA. — Il governo provvisorio di Venezia ha raccolto la consulta la quale sarà incaricata di gittar le basi della futura costituzione. Credevamo che si sarebbe o tosto o tardi convocata un'assemblea nazionale, la quale solo aveva autorità sufficiente a fare una costituzione. Credevamo che questo bisogno fosse urgente, che nulla premesse più al governo provvisorio che di assicurarsi il consenso definitivo della nazione. Niente di tutto questo. Il governo s'installa definitivamente e s'incarica di costituire la nazione col sussidio un po' debole della consulta. A noi pare che questo procedere non sia pienamente conforme al principio della sovranità nazionale. Ci rincresce che in questo il governo veneto non abbia imitato, come ci aveva dato argomento di credere nel suo indirizzo ai milanesi, la prudenza, e diremmo anche la moderazione del governo lombardo; ce ne rincresce, perchè un governo nuovo fondato senza il concorso positivo e pieno della nazione potrebbe riuscire debole ed incontrare in avvenire gravi imbarazzi.

TRIESTE. — L'anarchia è alle porte della nostra città. Alcuni tedeschi, domiciliati qui da poco e per nulla curanti delle inclinazioni e dei veri interessi del paese, cercano di soffocare ogni sentimento italiano nella popolazione. Com'è ben naturale, essi sono in ciò spalleggiati dal governo austriaco, che per nulla dall'antico è cambiato. L'assolutismo n'è la divisa. Col danaro e con altri mezzi disonesti si cerca d'ingannare la plebe e di corromperla. Il di della vendetta però non è lontano. Il popolo comincia a veder chiaro. Il partito tedesco, troppo baldanzoso, scava la fossa a sé stesso. Esso vuole che sventoli la bandiera tedesca fra le nostre mura. Il popolo non soffrirà certo quell'offesa. Se numerose truppe non ci stessero addosso, potremmo tutto sperare; ma con un grosso esercito alle spalle, e con nemici nel nostro seno, non possiamo attendere salvezza se non dal di fuori. Iddio faccia prosperare la causa italiana; la sua prosperità ci darà forza a liberarci!

FRANCOFORTE, 13 Aprile. — Nella seduta d'oggi della dieta-germanica, l'invitato prussiano annunziò che, se il governo danese persevererà nella sua determinazione di separare colla forza lo Schleswig per mettervi lo *statu quo*, e per operare secondo le circostanze: che però il governo prussiano continuerà ad offrire la sua mediazione, e riconoscerà in ogni tempo i diritti pel re di Danimarca come duca di Schleswig. Una lettera di Rendsburg, citata dal *Galignani*, dice che il re di Danimarca rispose alle domande della Prussia dichiarando, che facesse quello che le piacesse nell'Holstein, ma che se mettessero piede nello Schleswig, dichiarerebbe guerra alla Prussia.

— Scrivono sotto la data del 10 aprile al *corrispondente di Amurgo* che vi fu presso Holniss un combattimento micidiale fra i Danesi e le truppe dello Schleswig-Holstein: queste ebbero la peggio; di ottocento, la maggior parte perirono, ed i superstiti furono fatti prigionieri dai Danesi. Il 9 aprile i Danesi s'impadronirono della città di Schleswig, e il giorno dopo gli insorti ripassarono l'Eider per rifugiarsi nell'Holstein.

NOTIZIA IMPORTANTE.

— Ci si scrive da Marsiglia. — Dietro le istruzioni ricevute da Parigi, la squadra del Mediterraneo ha sciolto l'ancora il 15 dalle isole d'Hyères per far vela verso le coste d'Italia.

Questa squadre è composta de' Vascelli il *Friedland* a tre ponti, montato dal Vice-Ammiraglio Comandante; l'*Océan* a tre ponti; le *Souverain idem*, l'*Inflexible idem*; le *Jupiter*, e l'*Iéna*; le fregate a vapore l'*Asmodée* e la *Panama* e la Corvetta a vapore *Pluton*.

Credeasi che l'attività riconosciuta nell'Inghilterra in riguardo dell'Italia ha determinato il governo provvisorio della repubblica a mandare forze navali importanti in questa parte di mare. — Ecco dunque la Francia che riprende la sua antica missione di protettrice delle nazioni!

TEATRO DELLA GUERRA.

La posizione viene marcata ogni giorno più, il momento decisivo è vicino. Il general Zucchi a Palmanova chiude tutti i passi ai corpi austriaci che vanno ingrossando ogni giorno sull'Isonzo; la grossa artiglieria Piemontese è posta dinanzi Peschiera; Carlo Alberto ha dormito il 19 a Gazzolo da dove è partito l'indimani per esplorare le vicinanze di Mantova. La garnigione Austriaca si è chiusa nelle fortezze, tutti i fossi che sono in distanza di un miglio sono ripieni di acqua; vi è stato già qualche scambio di cannonata, le truppe Toscane e Ponteficie si uniscono ai Piemontesi, si può supporre ormai che l'assalto sia stato dato nel tempo stesso ed a Mantova ed a Peschiera. Che Iddio protegga i Figli d'Italia!

DURAND (DE CASSIS) Directeur, L'ABBÈ BATTELLI, Administrateur et Caissier, gérants responsables.
Imprimerie des Classiques de Joseph Brancaccio.